

§

Y a-t-il une peinture juive ?

Paris, le 8-4-27.

Mon cher Directeur,

Peut-être sera-t-il utile de signaler à vos lecteurs que, le premier, j'ai posé le problème de l'existence d'une peinture juive (dans le *Mercur* du 15-7-25). Si je viens à souligner ce petit fait, c'est qu'en divers endroits, on essaie — plus ou moins directement — d'attribuer la paternité de cette idée à M. Basler, auquel vous aviez uniquement permis d'élargir le débat ouvert par moi, à l'aide de quelques considérations supplémentaires. Je me souviens même que vous avez eu la gentillesse de me demander si je ne voyais pas d'inconvénient à la publication de la glose en question.

Voici donc, entre autres, une phrase de préface, publiée dans un de ses catalogues (celui de l'exposition Krémègne, paru le 15-2-27, sans nom d'imprimeur) par M. van Leer, *marchand de tableaux israélite* comme M. Basler lui-même : « M. Adolphe Basler posait il y a quelques années la question : il y a-t-il une peinture juive ? » Je crois que ce seul exemple suffit.

Avec mes remerciements anticipés, croyez, etc. VANDERPYL.

§

**Le français de Casanova.** — Dans un écho du *Mercur*, le 1<sup>er</sup> juin 1926, nous publiâmes quelques remarques sur le style de Casanova, à la fin desquelles nous nous demandions « si cet homme extraordinaire n'a pas, comme certains le supposent à présent, pu écrire des livrets de Mozart ». Cette suggestion a frappé, sans doute, M. René Dumesnil, qui, dans un article de la *Revue Musicale* du 1<sup>er</sup> février dernier sur *Le livret et les personnages de Don Giovanni*, reprend en passant cette obscure question d'une possible collaboration entre Casanova et Da Ponte. Il nous avoue, p. 121, avoir « consulté sur ce point deux savants casanoviens, MM. Fernand Fleuret et Raoul Vèze ». Que lui ont-ils dit ? Le second, que ses travaux ont familiarisé avec le style de Casanova, ceci :

Lorenzo Da Ponte connut Casanova à Venise en 1777, chez Zaguri et Memmo, deux fidèles amis du Vénitien, qui furent tous les deux les avocats de Da Ponte dans une étrange affaire, évoquée devant les tribunaux « de blasphème ». Les relations des deux aventuriers furent mouvementées, comme leur existence. Il semble qu'une controverse, futile, sur la métrique latine, sépara ces deux esprits inquiets. Mais, se retrouvant à Vienne en 1786, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. « Je le voyais souvent », écrit Da Ponte. Pourtant, pas plus chez l'un que chez l'autre, jamais un mot relatif à une collaboration effective. On peut seulement remarquer que, dans la correspondance ultérieure, Da Ponte parle couramment à Casanova de Guardasoni, alors co-directeur avec

Condini du théâtre de Prague, où fut représenté *Don Juan*, comme d'une commune relation. D'autre part, en 1786-87, trois compositeurs ont simultanément recours à Da Ponte pour avoir des libretti : Mozart, Martini et Salieri. Le poète improvisateur-adaptateur destine l'*Arbre de Diane* à Martini, *Assur* à Salieri, *Don Giovanni* à Mozart.

M. Maurice Gauchez, qui a traité récemment dans une plaquette des divers avatars littéraires de la légende de Don Juan — *Essai sur Don Juan* dans les éditions de la *Flandre Littéraire* (Ostende-Bruges, 1926) — a oublié, de nous relater, p. 10, les divers avatars de l'opéra de Mozart. Il devait inaugurer la saison théâtrale d'automne 1787 à Prague. Mais le libretto avançait fort lentement. Casanova — qui avait, à Prague, à surveiller alors l'impression de son *Scosameron* et n'était pas novice en matières théâtrales, tant s'en faut — intervint-il dans cette affaire du *Don Juan* ? M. Raoul Vèze observe fort pertinemment que, parmi ses manuscrits — qui contiennent tant d'ébauches de pièces de théâtre, tant en français qu'en italien, — on rencontre « quelques variantes du *Don Juan* de Da Ponte... » Que cela ne soit pas suffisant pour conclure à une collaboration effective, c'est évident. Mais la coïncidence ne laisse pas d'être troublante. En tout cas, on voit combien il est délicat de formuler des jugements définitifs sur le style de Casanova. L'autre jour, M. Emile Henriot, dans une chronique du *Temps* — 5 avril : *Le français de Casanova et la fuite des « plombs »*, — observait avec preuves à l'appui que « l'aventurier écrivait très couramment, sinon d'une façon tout à fait correcte, la langue de Voltaire et de Rousseau ». Son style, ajoutait ce garant sérieux, « est un exemple très curieux de style parlé ». C'est parfaitement cela. Et nous ne pouvons, pour clore cette note nouvelle, que désirer vivement que M. Hans Brockhaus se décide enfin à réaliser le projet dont il nous entretenait — dans une lettre de Leipzig, 12 mai 1926, à la suite de notre article : *Le prétendu « triple manuscrit » des « Mémoires » de Casanova*, dans *La Volonté Littéraire* du 5 avril précédent — et qui est d'éditer l'original — *den Urtext* — des *Mémoires*. Octave Uzanne, qui a reçu d'Albert Brockhaus, avant la guerre, de curieuses confidences sur ce manuscrit — voir son article : *Casanova et son œuvre* dans la *Dépêche* de Toulouse du 28 octobre 1926 (1) — a là dessus une opinion dont il nous faisait part le 4 novembre dernier, par lettre de son domicile de Saint-Cloud, où il nous apprenait différentes choses piquantes. Mais, enfin, le monde peut vivre sans Casanova et il ne faut pas exagérer.

C. P.

(1) Et aussi la *Préface* à l'édition Vèze des *Mémoires*, édition qui réalise fort imparfaitement l'idéal des casanovistes.